

Mariame N'Diaye

« Tu viens d'où...? »

Les méandres de la double-culture



Mariame et l'acteur Ibrahim Koma

Dans *Wulu*, Mariame N'Diaye joue aux côtés d'Inna Modja et d'Ibrahim Koma le rôle d'Assitan, une jeune femme de bonne famille qui a décidé de rentrer dans États-Unis pour ouvrir une galerie d'art dans son pays natal, le Mali, afin de se rapprocher de la culture dont elle est issue. Ce petit rôle est l'occasion pour l'actrice d'aborder un phénomène de plus en plus fréquent qui lui tient à cœur : le retour des jeunes de la diaspora dans leur pays d'origine, la recherche de racines, d'une histoire qu'ils méconnaissent ou d'un nouveau départ dans la vie. Nous avons recueilli les propos

de l'actrice sur sa quête d'identité, entre deux cultures.

La double-culture : une identité « à la frontière »

« Le questionnement identitaire commence déjà au sein de la famille. J'ai vite compris que je ne correspondais pas aux attentes de mes parents. » En effet, Mariame N'Diaye a souvent entendu des réflexions du type : « Toi, tu es vraiment la toubab de la famille ! » Selon elle, beaucoup de jeunes de la diaspora font la même expérience : « On vous dit que vous n'êtes pas assez africain, que vous ne connaissez pas assez votre culture. Sous prétexte qu'on est noir, qu'on a des origines

africaines, on devrait de façon innée connaître plein de choses. Tu ne sais pas cuisiner les plats maliens ! Tu ne sais pas faire l'accent africain ! »

« On nous colle des étiquettes, et au bout d'un moment, on se demande qui on est. Nos parents ont fait le choix de nous élever ainsi, en Europe, et ne comprennent ensuite pas pourquoi nous sommes si "européens". Mais leur culture n'est pas héréditaire, elle doit être transmise ! Pour mon père, le Mali, c'est sa terre, il mourra là-bas. Moi, je n'ai pas ce parcours. Je me suis affirmée en acceptant d'être le produit de

plusieurs cultures. Mon identité est là, à la frontière. J'ai pris des choses qui me plaisent de chaque culture, j'en ai rejeté d'autres, tout comme lui ! »

Le rapport au père et la transmission

« Mon père nous a laissés évoluer dans la culture française. Il nous inscrivait en colonie, en centre de sport... Il n'avait pas les moyens de nous envoyer fréquemment au Mali. J'y suis allée pour la première fois à 14 ans. Quand je suis arrivée au village, même si c'était super de rencontrer mes cousins, ce n'était pas mon monde. J'ai adoré ces moments, mais je ne suis pas imprégnée par



le Mali comme mes parents et ils ont du mal à le comprendre. Mon père avait un tel espoir qu'on rentre dans le moule de la tradition malienne, que quand il a vu que ce n'était pas possible, il s'est désengagé de nos vies. Il a pris une seconde épouse au Mali et vient d'avoir un fils, qu'il ne fera jamais venir en France. Il souhaite recommencer quelque chose, mais dans la tradition. C'est comme si ma fratrie n'était pas réussie pour lui. Mais tant pis ! C'est sa vision et moi, il faut que j'avance. Aller vers le passé n'est jamais constructif et là, c'est un passé que je n'ai même pas connu.

Personne ne m'a demandé ce dont j'ai envie, ce qui m'intéresse. Mes références sont mes amies qui vivent ici, je n'ai pas envie d'avoir les références qu'on veut m'imposer. Alors je m'en détache : pour avancer, il faut parfois des ruptures un peu brutales. » La situation est d'autant plus paradoxale que la culture malienne dont rêvent les parents relève parfois du fantasme : « Au Mali, malgré ce que les parents veulent nous faire croire, tout s'est modernisé, à Bamako comme dans les villages. Les gens n'ont plus la façon de penser des années 1960-70, ils ne vivent plus dans ces structures et ces traditions. Pour mon premier séjour au Mali avec ma sœur, nous voulions des tresses. Pour mon père, hors de question d'en porter au village : on a dû porter des tresses et finalement, arrivées là-bas, c'étaient nous, les paysannes ! » Aujourd'hui, l'actrice porte fréquemment tresses et cheveux naturels : un signe d'acceptation de l'héritage ? Celui qu'elle transmettra

à ses enfants, le jour où elle en aura sera en tout cas un métissage franco-malien : « Je m'occupe souvent de mes neveux, je les emmène voir des expos, j'ai envie qu'ils connaissent tout, comme leurs copains. Mais je fais aussi en sorte qu'ils soient respectueux des adultes, de l'autorité, je leur inculque des règles morales et ça, c'est ma culture malienne. Je suis comme ça, entre les deux. »

Le retour aux sources

Comme son personnage d'Assitan dans le film, nombre de jeunes trentenaires issus de la diaspora décident de retourner au pays des parents, alors que certains ont toujours vécu en Europe. « On a

parfois l'impression qu'à aller vivre dans un autre pays serait bien plus facile. On renouerait avec son pays d'origine, on n'aurait plus toute cette charge émotionnelle liée au pays où l'on vit, mais on garderait un lien avec lui, sans les tensions... Notre regard sur l'Afrique a changé. Le continent se développe, on y voit beaucoup d'opportunités et certains pensent "pourquoi pas ?". On est beaucoup à avoir envie de retrouver cette identité, de l'exploiter en Afrique. Mais quand on arrive au Mali, même si on est noir, on est perçu comme un toubab. On n'est pas comme eux et ils le font sentir en nous rabaissant un peu. On n'est pas constamment accueilli à bras ouverts, il faut les

rassembler et rester humble, ne pas se comporter à notre tour en colon. L'intégration peut être difficile : il ne faut pas y aller par dépit, mais avec force et volonté. Et la langue est essentielle : il faut la comprendre, la parler, c'est un rapport de force... » Aujourd'hui, la jeune femme souhaite elle aussi d'apprendre plus sur le pays de ses ancêtres : « J'aimerais connaître le Mali en dehors de ma famille, car à chaque fois que j'y suis allée, c'était dans ce cadre. J'ai envie de découvrir son territoire, sa population... » Un souhait qu'on lui espère de concrétiser... peut-être par des projets cinématographiques ? ■

Mariame entourée d'Ibrahim Koma et Inna Modja

